

Faire le point sur ... l'Histoire

X.Dupret/F.D'Agostino/G.Khadri

12.000 signes

Décembre 2015

Qu'est-ce que l'Histoire ? Ou plutôt, à quoi peut nous servir l'Histoire ? Non pas notre « petite histoire », celle dans laquelle on n'arrête pas de chercher compulsivement toutes sortes de signes qui nous permettraient de deviner l'avenir. L'histoire, ce n'est pas la suite de dates « importantes » qui constituent la « culture générale » chère aux jeux télévisés. Par « histoire », nous désignons les différents processus historiques dont nous sommes, bon gré mal gré, parties prenantes.

L'histoire est souvent invoquée pour faire valoir que « l'histoire sert à apprendre de nos erreurs, à les corriger... ». C'est ainsi que chaque fois qu'une mesure sécuritaire est adoptée par un gouvernement, il se trouve quelqu'un pour affirmer que « ça rappelle les moments les plus sombres de notre histoire ». Comme si la simple affirmation de cette ressemblance était une analyse politique pertinente et un argument définitif. Il faudrait, d'ailleurs, conclure que ce genre d'antennes n'a ni sens ni objet car ce n'est pas de cette manière que l'histoire nous apprend quelque chose. On dénoncera, au passage, un autre poncif. En l'occurrence, il s'agit d'envisager l'histoire comme une accumulation de savoirs ou de savoir-faire techniques. Cette conception constitue le corollaire de l'idée que les sciences allaient progressivement permettre de maîtriser le monde. L'Occident a imaginé que peu à peu l'accumulation de savoir scientifique allait permettre une connaissance totale et définitive de la nature, des hommes et de la société. Or cette affirmation n'est pas tenable. Voilà pourquoi l'histoire ne peut pas être envisagée comme un progrès linéaire et continu. Or, si l'histoire nous donne l'impression d'une progression, il s'agit avant toute chose d'un effet de perspective. Tout simplement, nous sommes conscients d'une partie des savoirs de notre époque et nous fantasmons sur l'importance de savoirs dont nous ne connaissons pas exactement la portée. De plus, il y a certains types de savoirs, les savoirs techniques aujourd'hui, qui sont particulièrement valorisés à un endroit donné à un moment donné. Les savoirs produits à une certaine époque sont des savoirs considérés comme socialement utiles. Il est donc facile de penser que l'époque à laquelle on vit bénéficie de plus de savoirs utiles que toute autre période historique.

Dans les années 1980, en pleine offensive néo-libérale (celle-ci avait commencé à la fin des années 1970), s'est développée l'idée que désormais l'humanité avait atteint la fin de l'histoire. Pour la petite histoire, on retiendra que le visage le plus médiatique de cette conception fut un intellectuel américain, Francis Fukuyama¹.

Pour la (toute) petite histoire, Fukuyama fera évoluer sa (petite) biographie d'une position de conseiller de Bush père et des néoconservateurs, avant de retourner, très relativement, sa veste chez les Démocrates. Mais ceci est seulement anecdotique. Il est plus important est de se demander d'où provient cet intérêt à clôturer l'histoire en la décrétant, pour ainsi dire, morte et enterrée.

Objectif n°1. Sceller l'avenir

Le premier intérêt stratégique de cette conception est bien entendu de bloquer d'autres possibles. « there's no other alternative » aurait décrété Margaret Thatcher². Il n'y a donc pas d'autre avenir que

¹ Francis FUKUYAMA, *The End of History and the Last Man*, Free Press, New York 1992

² Que l'on nous permette cette légère digression. Il semble que Thatcher n'ait jamais prononcé cette phrase telle qu'elle, du moins elle ne l'a certainement pas « martelée » comme un slogan. L'histoire retiendra probablement ceci d'elle, alors

le capitalisme. L'intérêt de cette affirmation n'a rien à voir avec son auteur, bien sûr. Que Thatcher, Fukuyama ou madame Soleil pensent que le capitalisme constitue la dernière étape de l'histoire et qu'il n'y aura plus jamais rien d'autre à l'horizon n'engage qu'eux. Le corollaire bien réel et bien actuel de cette affirmation gratuite est autrement plus sérieux. Si le capitalisme est le seul horizon possible, alors tout ce qui aujourd'hui prend ou pourrait prendre une autre direction doit être écarté. La morale du conte de Fukuyama étant que la seule marge d'action aujourd'hui consiste à gérer les choses dans le sens d'un capitalisme le plus étendu possible. Empêcher le regard historique est une manière d'empêcher toute critique car comme le signalait Gramsci, « le point de départ de l'élaboration critique est la conscience de ce qui est réellement, c'est-à-dire un "connais-toi toi-même" en tant que produit du processus historique qui s'est déroulé jusqu'ici et qui a laissé en toi-même une infinité de traces, reçues sans bénéfice d'inventaire »³.

Le problème porte, en réalité, sur le présent et les actions possibles et non pas sur la validité des prédictions. Certes, d'autres intellectuels, avec d'autres boules de cristal, prédisent d'autres avenir. Mais ce n'est pas seulement une question de propagande (pardon, de communication). Le présent est réellement assez saturé de référent capitaliste pour que l'histoire telle que véhiculée par Fukuyama le raconte mieux que d'autres. En même temps, cette prédiction contribue à façonner le présent à l'image de ce qu'il prédit. L'avenir dont parle Fukuyama renvoie, en définitive, à une virtualité du présent. Il s'agit de l'avenir tel qu'il est en germe aujourd'hui.

Objectif n°2. Oublier le passé

Le deuxième aspect de ce discours sur la fin de l'histoire est peut-être plus sournois, et de ce fait, le plus efficace d'un point de vue stratégique. Il s'agit d'effacer le passé. Comme le signale François Châtelet, l'histoire est un terrain de luttes. « Cet intérêt nouveau -on aurait envie d'écrire révolutionnaire – pour le temps révolu se marque dans la première page de *l'Enquête* d'Hérodote (20). "Hérodote de Thouriori expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes avec le temps ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits accomplis tant par les Barbares que par les Grecs ne cessent d'être renommés ; en particulier, ce qui fut la cause que les Grecs et les Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres". L'histoire sert à « aider la mémoire ; mieux même, de se substituer à elle (...) L'entreprise a cependant un but plus profond : grâce au discours historique, le passé, tout en conservant son caractère propre, n'est plus seulement du révolu ; il devient en quelque manière actuel et toute connaissance qu'en peut prendre l'à-venir est comme une re-présentation, une re-actualisation »⁴.

Si le capitalisme est la fin de l'histoire, quelle que soit la conception qu'on peut, par ailleurs, développer, cette dernière n'aura plus qu'un intérêt savant et purement scolaire. Peu importent les méandres par lesquels on serait, au final, arrivé à cette fin de l'histoire. Rien ne changera plus jamais. Cette manière de se représenter le rapport des sociétés au temps trouve son origine dans la manière dont on se représente. Au fond, il n'est pas très important de savoir quel est le chemin par lequel on a développé un nouveau processeur ou un aspirateur plus performant ; s'il s'est imposé, c'est simplement qu'il était plus performant.

Ce n'est pas un hasard si par ailleurs Fukuyama affirme qu'il n'y aura plus vraiment de politique, mais de la gestion, c'est-à-dire un rapport technique aux populations, avec ici où là quelques différences d'approche ou de communication. La politique, et notamment la politique révolutionnaire, au contraire, a puisé souvent dans l'histoire pour forger de lignes de rupture. L'exemple le plus célèbre est celui de la lutte de classes. Faire l'histoire du capitalisme, telle que

qu'il s'agit d'une interprétation, particulièrement pertinente, de son personnage forgée notamment par les antimondialistes.

3 Antonio Gramsci, *Cahiers de prison 11*, Gallimard, Paris, 1978, p 176.

4 François Châtelet, *La naissance de l'histoire*, tome 1, Editions de Minuit, Paris, 1962, p 43.

Marx la fait dans *Le Capital*, est aussi une manière de contester les discours des capitalistes sur le capitalisme. Cela permet de retrouver et d'actualiser tous les conflits que le capitalisme et le libéralisme prétendent résolus par l'intermédiaire de la « main invisible » du marché.

L'ensemble du *Capital* de Marx peut être lu avec cette optique. Les économistes libéraux parlent d'échange équitable. Or, lorsqu'on regarde l'histoire du capitalisme, il y a de la violence partout. Et cette violence n'a pas disparu. Elle s'est, pour faire simple, mieux camouflée et les peuples s'y sont mieux habitués. C'est la violence exercée pour discipliner les marginaux et les pauvres en vue de les transformer en ouvriers disciplinés. Les lois contre la mendicité en Angleterre prévoient la peine de mort pour les mendiants récalcitrants au XVI^e siècle. Par la suite, des mesures allant jusqu'à la réduction à l'esclavage ont été adoptées. A cela, on ajoutera la violence des conditions de travail (travail des enfants, habitat en ville totalement insalubre, etc.) mais aussi celle qui est faite à la terre pour extraire les matières premières. Et la conquête des nouveaux marchés par la colonisation n'a pas échappé à ce règne de la violence). « Il n'y a pas de production « pure », il n'y a pas d'économie « pure ». Avec les rapports de production, les classes antagonistes sont présentes dès le procès de production. Avec le rapport de classes antagonistes sont jetées les bases de la lutte de classe. La lutte de classe est enracinée dans la production elle-même »⁵.

Conclusion

Ce que l'étude de l'histoire peut apporter, ce ne sont pas des solutions. Comme le dit Marx, l'histoire se pose une fois en tant que tragédie et ensuite, en tant que farce. Lorsqu'on répète l'histoire, on devient des clowns malgré nous (des clowns ridicules et non des clowns subversifs). Ce que l'étude de l'histoire peut apporter, ce sont des problèmes, dit de manière plus politique, des conflits.

Comme le disait, avec beaucoup de simplicité et de lucidité, Gramsci : « un mouvement philosophique est-il tel seulement dans la mesure où il s'applique à développer une culture spécialisée pour les groupes restreints d'intellectuels, ou au contraire n'est-il tel que dans la mesure où, dans le travail d'élaboration d'une pensée supérieure au sens commun et scientifiquement cohérente, il n'oublie jamais de rester au contact des « simples » et même trouve dans ce contact la source des problèmes à étudier et à résoudre ? C'est seulement par un tel contact qu'une philosophie devient « historique », qu'elle s'épure des éléments intellectualistes de nature individuelle, et qu'elle devient « vie »⁶.

Au regard de l'histoire, le monde tel qu'il est n'est pas le résultat plus ou moins harmonieux d'un consensus. On n'est jamais dans une situation d'équilibre, notion tant vantée par l'économie politique bourgeoise. Au contraire, tout n'est que déséquilibres. L'impression qu'il existe une raison prédéterminante à l'ordre social existant ou une cohérence d'ensemble qui justifierait cet ordre social relève de la superficialité. Il n'y a donc pas de lois de l'économie qui puissent justifier le capitalisme. Il existe des projets de société dont découlent des règles de gestion.

5 Louis Althusser. *Positions*, Editions Sociales, Paris, 1976, p 65.

6 Antonio Gramsci, op.cit., p 182.